

29 novembre 2020 - 1^{er} Dimanche de l'Avent

L'Avent, c'est le temps de l'attente, de la veille, le temps de l'espérance.

C'est une période qui est circonscrite : l'Avent prendra fin le 24 décembre lorsque nous fêterons Noël.

Mais, l'Avent c'est aussi une image de toute vie humaine, l'image de la vie du monde.

En effet, vivre, c'est attendre, c'est espérer, c'est être tourné vers l'avenir, pour le recevoir, mais aussi pour le construire.

Cette année 2020, l'espérance est certainement plus difficile pour beaucoup ; la pandémie qui nous accompagne depuis un an a fait entrer l'incertitude dans nos agendas et continue à les bouleverser.

Nous pensions, avec beaucoup d'illusions, que nos sociétés développées, « avancées », avaient réussi à tout maîtriser, à tout organiser, à tout prévoir, et voici qu'un virus est venu gripper, c'est le cas de le dire, nos belles programmations.

Pourtant, faute de reconnaître que l'imprévu, le hasard font partie de la vie, on feint de pouvoir reprendre la main. On annonce un agenda du déconfinement, avec le risque d'aiguiser les déceptions à la mesure où cet agenda ne pourra être tenu, devra être modifié.

C'est dans ce contexte, qui redonne place à l'imprévu, à l'incertain, que nous sommes appelés, ce premier jour de l'Avent, à l'espérance.

Soulignons que l'espérance est sans doute la vertu la plus difficile ; on ne peut jamais la considérer comme acquise. Et cela parce que l'espérance, c'est la vertu de l'équilibre ; or l'équilibre, par définition, est toujours instable, nous risquons de pencher, sinon de tomber, d'un côté ou de l'autre.

Et pourtant, l'équilibre, c'est aussi ce qui nous permet d'avancer, et même ce qui nous contraint à avancer.

Veiller, espérer, demeurer dans l'équilibre, c'est aussi savoir supporter une tension, une tension non comme ce qui nous écartèle, mais comme ce qui est source de dynamisme.

L'Avent, l'attente, l'espérance, nous situent sur une ligne de crête, sur un chemin qui nous fait passer entre deux précipices, ou plus simplement entre deux alternatives.

Ou bien refuser l'espérance, ou bien fuir le présent.

Pour certains, l'espérance est une attitude qui est néfaste car elle fait miroiter à l'homme qu'il pourrait connaître des jours meilleurs.

Espérer, disent-ils, c'est se réfugier dans le rêve et dans l'illusion, c'est ne plus compter sur ses propres capacités pour changer sa vie ; et c'est aussi être immanquablement conduit au désespoir.

J'attends, et rien n'arrive, parce que rien n'arrivera.

Un philosophe comme André Comte-Sponville a mené une attaque en règle contre l'espérance, contre toutes les formes d'espérance, politiques, idéologiques, religieuses.

« Dieu a raison de tant aimer l'espérance – écrit-il – c'est elle qui le fait vivre.

Mais, pour l'homme, vivre d'espérance, c'est vivre d'illusion. D'où la religion. D'où la tristesse. » *Le mythe d'Icare. Traité du désespoir et de la béatitude*, p. 22.

Or, ce n'est pas cela l'espérance. L'espérance, l'humble vertu de l'espérance, ce n'est pas programmer l'avenir, le déterminer par des plans ; l'espérance c'est accueillir le temps tel qu'il nous est donné.

Dès lors, l'espérance fait de l'avenir quelque chose que nous ne maîtrisons pas, quelque chose que nous recevons. Au contraire, le refus de l'espérance réduit l'avenir au futur, c'est-à-dire à ce qui ne dépend que de la main des hommes.

Contre cet enfermement de l'avenir, contre sa fermeture, le temps de l'Avent veut être le temps privilégié de l'espérance. Il nous appelle à compter sur Dieu.

Le salut, c'est Dieu lui-même, c'est lui qui se donne dans son Fils.

Alors que l'on peut refuser l'espérance en ne comptant que sur nous-mêmes, on peut au contraire ne plus rien attendre ni de la vie, ni des hommes, et faire de l'espérance un mythe, une véritable illusion.

Dans cette attitude, l'avenir n'est pas un futur, il ne dépend plus en rien de nous-mêmes, ni de nos choix.

Cela conduit alors à ne vivre que dans un avenir imaginaire au détriment de nos engagements.

Tout espérer de Dieu pourrait conduire à ne plus rien attendre de cette vie ni de ce monde.

Ou bien à faire taire tout attachement, tout lien affectif, avec ce qui fait la vie du monde.

C'est le choix des religions orientales : le Bouddha a cherché à tuer toute passion pour parvenir au complet détachement, à la totale liberté.

La tradition chrétienne, certes bien différemment, appelle au détachement, mais celui-ci ne peut jamais consister en une sorte de mépris pour notre vie présente.

Attendre un avenir que Dieu donne ne peut jamais conduire à oublier, voire à mépriser le présent, là aussi Dieu est à l'œuvre, et il l'est tout autant.

La foi chrétienne n'a pas pour but de faire taire les passions, elle veut les évangéliser.

Rien de ce qui fait notre humanité n'est de soi contraire à la volonté de Dieu.

C'est tout entier que Dieu nous appelle.

Espérer, ce n'est donc pas attendre que le réel disparaisse. Dieu aime le réel, c'est là où il nous veut, mais c'est aussi dans ce réel, avec toutes ses composantes, qu'il nous envoie pour préparer sa venue, et développer son attente.

L'espérance, la véritable espérance chrétienne, n'oppose pas le présent et l'avenir.

La vertu d'espérance voit au contraire que le présent n'est pas fermé sur lui-même, il a toujours un avenir.

Et en même temps, la vertu d'espérance affirme que cet avenir est construit par ce que nous faisons de notre présent.

La grammaire nous fait conjuguer nos vies à trois temps, le passé, le présent et le futur.

La foi chrétienne nous aide à voir Dieu présent et conjugué à chacun de ces temps.

Mais davantage encore, la foi vient ajouter un quatrième temps : l'avenir.

L'avenir, c'est le temps de l'espérance, celui qui sait que le présent construit le futur, mais aussi et surtout que le futur nous est donné au-delà de tout ce que nous pouvons et devons entreprendre : il est donné par Dieu, et il ne déçoit pas.

Le futur a un avenir.